Journal de la Société des américanistes

97-2 | 2011
tome 97, n° 2

LESTAGE Françoise, *Les Indiens mixtèques dans les Californies contemporaines. Migrations et identités collectives*

Frédérique Fogel

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/jsa/12010
DOI : 10.4000/jsa.12010
ISSN : 1957-7842

Éditeur
Société des américanistes

Édition imprimée
Date de publication : 20 décembre 2011
Pagination : 447-450
ISSN : 0037-9174

Référence électronique
Frédérique Fogel, « LESTAGE Françoise, *Les Indiens mixtèques dans les Californies contemporaines. Migrations et identités collectives* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 97-2 | 2011, mis en ligne le 22 décembre 2011, consulté le 04 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/jsa/12010 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jsa.12010

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

LESTAGE Françoise, *Les Indiens mixtèques dans les Californies contemporaines. Migrations et identités collectives*

Frédérique Fogel

RÉFÉRENCE

LESTAGE Françoise, *Les Indiens mixtèques dans les Californies contemporaines. Migrations et identités collectives*, Presses universitaires de France, coll. « Ethnologies », Paris, 2008, 164 p., bibl., annexes, ill., 8 p. de pl. N&B

1 Dans ce court ouvrage, Françoise Lestage présente le bilan de plus de dix ans de recherche sur les Mixtèques, originaires de trois États du Sud du Mexique (Oaxaca, Puebla, Guerrero) et installés à Tijuana, grande ville de l'État mexicain de Basse-Californie et zone frontière, point de passage vers les États-Unis d'Amérique. Et la discussion pourrait commencer ainsi : ils sont Indiens et Mexicains ; les uns sont nés dans le Sud, les autres dans le Nord mais sont enregistrés à l'état civil du village d'origine de leur famille. Certains sont installés dans le Nord depuis longtemps, ils retournent parfois dans le Sud pour des périodes plus ou moins longues, puis reviennent et restent, ou poursuivent la route de la migration plus au Nord encore, en passant la frontière, pour un moment ou pour longtemps, légalement ou pas. La raison économique qui a poussé les primo-migrants au départ est toujours invoquée, mais la circulation entre les espaces sociaux indiens et mexicains, distincts ou mélangés, est devenue une manière de vivre pour les femmes comme pour les hommes, toutes générations confondues.

2 Dans le cas mixtèque comme dans beaucoup d'autres, le phénomène migratoire extensif est difficile à cerner. L'étude des déplacements, pendulaires, circulatoires, en rotation, en chaîne, en spirale, en réseau, tout comme l'identification des sédentaires et des migrants,

des circulants et des non-circulants – et l'analyse de leurs interrelations – sont complexes. Ces éléments théoriques de description qui ont fait sens dans l'analyse des faits migratoires sont depuis plusieurs décennies insuffisants, inopérants, face à des phénomènes combinés de cette ampleur. Peut-être s'agit-il encore d'effets périphériques de la mondialisation. Le fait est que ce type de circulation migratoire – certains diraient « mobilité » –, doit être appréhendé en tant qu'objet de recherche dans sa double dimension mouvante et pérenne.

3 Et c'est précisément ce que Françoise Lestage réussit de façon magistrale. Son ambition n'est pas d'épuiser le lecteur par des considérations théoriques. Elle pose en préalable à sa démonstration deux arguments importants : la « communauté » indienne est l'objet de définitions plurielles (elle conservera donc ses guillemets) ; face aux travaux qui décrivent les migrants comme « déterritorialisés », elle choisit d'étudier la « reterritorialisation » des Mixtèques, c'est-à-dire, finalement, comment ils vivent en commun hors de leurs territoires d'origine.

4 Puis l'auteur déroule avec conviction une ethnographie fine et précise, utilisant des sources relevant de domaines divers qu'elle articule adroitement dans un langage simple, pédagogique, pour contextualiser les facettes multiples de l'identité individuelle et collective mixtèque. En particulier, elle met en dialogue des observations de terrain et des fragments de récits de vie, à travers lesquels transparaît une empathie véritable envers les personnes qu'elle a accompagnées durant des années. Elle utilise des extraits d'articles de journaux, des registres d'état civil et des données statistiques, en maintenant une approche critique tout à fait appropriée. Ses interlocuteurs, comme le directeur d'école qui lui donne une liste des habitants du quartier en fonction de leurs origines villageoises, sont présentés avec pertinence.

5 Le plan du livre est classique, avec neuf chapitres thématiques – dont on regrettera globalement la brièveté. Le premier dessine le parcours historique et mythique commun à tous ceux qui se reconnaissent mixtèques, dans une continuité avec le passé et l'origine, avec une discussion intéressante du point de vue comparatif sur les appartenances et les affiliations. Dans le deuxième, il est question du territoire à travers la description de différents espaces occupés, revendiqués, investis, dans la ville de Tijuana et – trop rarement – en Californie étatsunienne. Le troisième chapitre traite des modes de sociabilité, dans la solidarité et dans le conflit, en relation avec le statut générationnel des migrants. L'auteur se montre particulièrement attentif aux spécificités des trajectoires résidentielles des personnes et des familles, et aux stratégies élaborées et mises en œuvre à différentes échelles de la vie sociale ; elle décrit précisément les « compromis sociaux » dans lesquels sont engagés (et se débattent parfois) les migrants, au village et à la ville. Puis deux chapitres sont consacrés aux institutions, l'école et l'église, qui perpétuent l'identité mixtèque dans la revendication traditionaliste (la tradition comme enjeu *emic* et *etic*) tout en fournissant des canaux efficients au changement.

6 Les trois chapitres suivants portent sur la parenté, l'économie et le politique. Si le cadre de sa réflexion peut paraître très large au non-spécialiste (« Au Mexique, toute relation sociale de proximité se transforme tôt ou tard en rapport de parenté », p. 83), la démonstration d'une endogamie, matrimoniale et rituelle, micro-régionale est convaincante dans la mesure où l'appartenance identitaire est travaillée en amont, par exemple quand les descendants de migrants, nés en ville, sont déclarés à l'état civil du village. L'alternative étant, pour les femmes, le célibat en ville. On rejoint ici des

caractéristiques généralisables dans de nombreuses situations migratoires où le genre détermine effectivement la possibilité d'un choix hors norme, l'exogamie (souvent niée) pour les hommes (mais l'auteur n'en parle pas) et le célibat (qui n'entraîne pas forcément la rupture des liens familiaux) pour les femmes. Revenant sur une analyse qu'elle avait faite antérieurement et tenant compte ainsi des changements intervenus dans son terrain de longue durée, l'auteur ne voit plus là un « choix identitaire », mais « un souci de transmettre et de maintenir un certain ordre social, en particulier la forte hiérarchie établie dans les rapports entre les sexes et entre les générations [...] » (p. 93). C'est l'analyse qu'elle soutient tout au long de l'ouvrage : les Indiens mixtèques construisent, loin de leur région d'origine, une « vie en commun » mixtèque, ni tout à fait semblable, ni tout à fait différente. La discussion pourrait se développer sur cette question fondamentale, en contexte migratoire, de la pérennité de certains principes sociaux, organisationnels, structuraux, dans des situations déterminées précisément par le mouvement, le changement, l'adaptation. Dans le cas étudié par Françoise Lestage, il semble bien, comme elle l'affirme, que l'équation identitaire mexicaine et mixtèque ne se résolve pas au sein de l'identité indienne. C'est ce qu'elle montre en particulier lorsqu'elle relate le partage des traditions avec les non-Mixtèques, ou lorsqu'elle décrit l'intervention (l'intégration ?) du non-Mixtèque dans les traditions, par exemple des produits non indiens, non mexicains (comme la pizza ou la nourriture chinoise) sur la table de l'autel dressé dans la maison pour la fête des morts (p. 138). Certains signaleraient ici les dégâts collatéraux de la globalisation.

7 On trouvera un début de réponse dans le neuvième et dernier chapitre, qui s'intéresse aux célébrations scolaires, culturelles, patronales, funéraires, et décrit très habilement comment des fêtes « communautaires », produites et pensées comme relevant de la tradition et de l'entre-soi, servent de supports à des extensions du sens et du domaine d'action. Portées par les migrants, ces célébrations attestent de la « présence panindienne », deviennent « fête nationale mixtèque », accomplissant un saut d'échelle tout à fait remarquable. Le lecteur non spécialiste pourrait-il alors suggérer qu'il s'agit peut-être, pour les Mixtèques, d'occuper symboliquement un espace laissé vacant par l'officiel mexicain et, pour les migrants, de prendre une place dans l'espace national ?

8 Cette recherche démontre et illustre de façon convaincante la dimension épistémologique de la migration. L'ouvrage en lui-même présente certes un défaut injustifiable : les deux cartes figurant en annexe sont illisibles. On peut par ailleurs le trouver trop rapide sous de nombreux aspects. Il constitue cependant un repère méthodologique tout à fait approprié dans le domaine des études migratoires et, certainement, un élément très utile pour une approche comparative.

AUTEURS

FRÉDÉRIQUE FOGEL

CNRS/LESC, université Paris Ouest Nanterre La Défense